

“ Le général Niel a été fait maréchal de France.”

CARRIANA, 26 juin.—“ Le Autrichiens qui avait traversé le Mincio avec le dessein de nous attaquer avec toutes leurs forces ont été forcés d'abandonner leurs positions et se sont retirés sur la rive droite du Mincio. Ils ont détruit le port de Goito.

“ La perte de l'ennemi est très considérable ; la nôtre l'est beaucoup moins. Nous avons pris 30 canons et 3 drapeaux et nous avons fait plus de 7,000 prisonniers.

“ Le général Niel et son corps d'armée se sont couverts de gloire ainsi que toute l'armée.

“ L'armée sarde a infligé de grandes pertes à l'ennemi après avoir combattu avec ardeur contre des forces supérieures.”

Si l'on en croit la *Presse*, de Paris, un message privé transmis de Berne au sujet de la bataille, évaluerait la perte des Autrichiens au chiffre énorme de 45,000 hors de combat et 15,000 fait prisonniers, et de plus 16 drapeaux, et 75 pièces de canon tombés entre les mains de l'armée des alliés.

Aucun compte-rendu circonstancié de cette brillante bataille n'était encore parvenu à Paris, mais d'après les diverses dépêches télégraphiques qui sont transportées on est porté à croire que l'armée française a tant souffert que deux jours après la bataille elle était encore incapable de reprendre l'offensive.

Selon de vagues rumeurs la perte des Français en tués et en blessés s'élève à 10 ou 12,000.

## CORRESPONDANCES.

### MM. les Collaborateurs,

J'ai vu, par hasard, en jetant les yeux sur l'*Observateur* de la semaine dernière, que les rédacteurs de cette vilaine guenille comparent la messe chantée à la demande de la société dite “ Société Saint-Jean-Baptiste ” à la sonnerie des cloches de l'église anglicane le jour de la fête de la reine, et font au clergé canadien le même reproche de manquer de patriotisme que les journaux de Québec ont fait aux autorités de l'église anglicane ! Vraiment, il est beau de se porter accusateur de ses concitoyens, et surtout quand, pour le faire, on est obligé d'avoir recours à des comparaisons qui clochent d'une manière si visible ! Ah ! quand on nourrit au fond de son âme une haine aussi invétérée que celle qu'entretenaient Louis-Michel, les ex-rédacteurs du *National* et toute la clique enragée, contre le clergé canadien, de quelles bassesses n'est-on pas capable pour assouvir cette haine ! Je ne ferai qu'une question aux êtres méprisables qui barbouillent un lambeau, seul reste d'une feuille qui portait un beau nom comme une prostituée qui se pare de beaux habits : — Puisque vous êtes fâchés de ce que la Société Saint-Jean-Baptiste

ait été obligé de payer la grand'messe qu'elle a fait chanter, serait-ce parce que vous auriez préféré conserver cet argent pour conduire un plus grand nombre de personnes à votre Concert-promenade ?

FURET.

### MM. les Collaborateurs,

Je jouis depuis longtemps des plaisirs de la vie champêtre, plaisirs purs qui délassent l'esprit et donnent à l'âme une vie, toujours sérieuse et difficile au commencement d'une carrière.

La campagne présente en ce moment le plus beau coup d'œil qu'il soit possible d'imaginer ! Quel magnifique panorama ! Quelle étendue de verdure, parsemée de fleurs, parmi lesquelles brillent au premier rang l'immortelle et la marguerite, ces modestes bijoux des champs. D'un côté se déploie à ma vue le majestueux fleuve Saint-Laurent, ayant à l'endroit où je suis, une lieue de largeur et un courant de cinq lieues à l'heure et de l'autre côté, la chaîne des Laurentides offre à nos yeux étonnés un spectacle des plus pittoresques.

Et au milieu de toutes ces beautés de la nature, mon âme s'enivre de douces pensées et j'adore dans mon cœur la Main tout-puissante qui les a créées. La douce jouissance et le bien être moral que je ressens à cette vue m'inspire l'amour de mes semblables.

Or je suis absolument sous cette influence heureuse et favorable !!! Je voudrais que tout le monde partageât mon bonheur. Si M. le Citoyen Michel voulait entendre un bon conseil, je lui dirais d'aller passer quelque temps à la campagne, dans les environs de sa Baronnie de Beauport, par exemple, et là, affublé de la camisole, consacrée aux fous furieux, il jouirait paisiblement de la paisible vie des gens paisibles.

Très à la hâte.

ABONNÉ

Le correspondant du *Morning Chronicle* de Londres à Alexandrie adressait, il y a quelques jours, à ce journal un très piquant et très-pittoresque récit d'une rencontre qu'il a faite de trois zouaves arrivés d'Afrique. Nous extrayons de cette correspondance le passage suivant :

Mon retour à Alexandrie a été rendu agréable par l'entrée, je dirai presque de force, dans la voiture qui me transportait, de trois zouaves établis à trois lieues d'Alexandrie, et qui avaient obtenu la permission de visiter cette ville ; ils étaient fatigués. Après avoir demandé s'ils pouvaient prendre place dans la voiture, sans attendre même la réponse, ils sont montés. Un d'eux s'étant installé auprès du cocher, lui a pris les guides malgré ses protestations, et le cheval a bientôt senti la différence de la main qui le conduisait. Quelques coups de fouet bien appliqués l'ont fait trotter.

“ C'était quelque chose de curieux que

la conversation de ces trois zouaves arrivés ici d'Afrique, où ils ont passé quatre ans ; ils regardent les vertes plaines du Piémont comme un paradis, et ils parlent d'une campagne dans de telles circonstances et dans un tel pays comme une partie de plaisir. Le plus communicatif des trois était un jeune homme qui avait si souvent émis le vœu de se battre avec les Autrichiens, que je commençais à le croire plus fort en paroles qu'en actions ; mais je vis qu'il avait une balafre à la tête. — “ Où avez vous attrapé cette blessure ? lui dis-je. — En Crimée, et celle-ci également (il me montrait une autre balafre à la nuque). Relevant sa manche, il ajouta : Celle-ci en Afrique. — Vous avez fait, lui dis-je, un rude service ? — Ce n'est rien, reprit-il, voilà ce que j'ai gagné. Il tira de sa poche le ruban rouge et la croix d'honneur. Il avait mis sa croix dans sa poche pour ménager le ruban qui était déjà un peu avarié. Il se proposait de ne mettre sa croix qu'en arrivant en ville. Il me dit que tout ce qu'il désirait, c'était de se trouver en face des Autrichiens, et que, si cette occasion se présentait j'entendrais parler de son régiment. “ Nous sommes tous comme ça, dit-il, les ennemis voilà notre affaire ! ”

“ Les zouaves, à notre arrivée en ville, me dirent adieu. Je les vis se diriger vers le café le plus voisin, et j'entendis leur voix appeler le garçon ; je leur avais demandé la permission de leur offrir quelque monnaie pour se régaler de deux bouteilles de vin ; ils m'avaient remercié parce qu'ils avaient tous un peu d'argent. Je priai le jeune zouave avec qui j'avais causé de venir me voir à mon hôtel, dans une heure, ayant quelque chose à lui dire. Je m'étais rendu sur-le-champ dans une boutique où j'avais acheté une pièce du ruban rouge pour la croix d'honneur. Le zouave arriva exactement. Je vis ses yeux se mouiller, et me tendant la main : — “ Touchez là, sapristi ! me dit-il, j'accepte votre cadeau, et si jamais vous avez besoin de moi, parlez. Voilà tout ce que j'ai à vous dire ; merci, merci, monsieur. ” Et, après avoir attaché sa croix avec un morceau de ruban, il sortit ou plutôt il s'éclipsa. Avec de pareils hommes on peut tout faire.

— Un officier gascon ayant fait ses adieux à sa maîtresse, l'alla voir le lendemain. “ Quoi, monsieur, c'est vous ! Je vous croyais parti pour l'armée ! — Que voulez-vous ? La gloire avait bridé mon cheval ; l'amour l'a débridé. ”

CONDITIONS.—Toutes lettres et correspondances, devront être adressées, franco.

On s'abonne en s'adressant à G. R. GRENIER, propriétaire, poste restante, Québec, boîte No. 266. Prix de l'abonnement \$1 par année ou 50 cents pour six mois.

G. R. GRENIER, PROPRIÉTAIRE ET IMPRIMEUR.